

La centralité du mystère pascal et l'apport de Saint Thomas

Est-ce que c'est à peu près clair ce matin, vous voyez un petit peu le parcours ?

L'idée, c'est juste de nous remettre un petit peu dans cette célébration du Mystère Pascal.

Avant de parler de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, je voulais au moins nous rappeler la centralité du Mystère Pascal et le lien intime entre l'Eucharistie et le mystère de la Croix.

J'ai terminé très vite tout à l'heure en vous redisant l'importance de bien comprendre que la Trinité tout entière est impliquée dans chacune des étapes de l'histoire du Salut, même si c'est uniquement le Fils — la deuxième personne de la Trinité — qui s'incarne. Évidemment, c'est simplement la présence du Christ que nous allons retrouver dans l'Eucharistie, mais je trouvais important de bien faire le lien.

Je voudrais juste vous dire un petit mot sur le lien entre la mort et la résurrection.

Ce matin, je vous ai parlé — en caricaturant un peu, mais pas tant que ça — de cette idée que le Père avait un besoin d'être apaisé par le sacrifice de son Fils. Beaucoup d'entre nous ont pu grandir dans cette perspective. Pourtant, Saint Thomas d'Aquin n'est pas du tout là-dedans ; c'est un gauchissement de sa pensée. Lui, il raisonne en termes de « raisons de convenance ». Il va nous montrer comment, de fait, le péché de l'homme a été une offense à Dieu et qu'il convenait que ce soit un homme qui répare cette offense. Il reprend ici Saint Paul en faisant le parallèle entre la désobéissance d'Adam et l'obéissance du Christ. Là où l'homme avait péché et désobéi, il convenait que ce soit l'homme aussi qui obéisse et qui rachète. Simplement, comme l'offense faite à Dieu est infinie, il fallait aussi que ce soit un Dieu. Saint Thomas part dans cette perspective-là, mais il n'est pas du tout dans la dimension d'un apaisement de la colère du Père. Dans la Somme contre les Gentils, il voit surtout la divinisation, qui est plutôt la perspective des Pères grecs : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu. » L'admirable échange ! C'est un thème merveilleux à méditer : Dieu a pris ce que nous avons et nous a donné ce qu'il était. Il a fait un commerce admirable, comme le disent de magnifiques antiennes dans la liturgie de Noël. C'est un échange extraordinaire : Dieu prend ce que nous sommes et nous donne ce qu'il est. On y gagne évidemment, vous comprenez bien que c'est tout bénéf pour nous !

Les Pères se sont beaucoup demandé si Dieu se serait fait homme si l'homme n'avait pas péché. Bon, ça, c'est le secret de Dieu, ce sont des

spéculations. Mais c'est intéressant parce que cela nous fait travailler en perspective. On met en parallèle le premier Adam et le deuxième Adam. Saint Paul nous dit que le premier Adam a été créé à l'image du deuxième. Ce n'est pas le Christ qui a été fait à l'image d'Adam, c'est Adam qui a été fait à l'image du Christ. Adam est arrivé avant le Christ dans l'ordre de l'incarnation, mais pas dans le plan de Dieu.

Je vous le dis pour montrer que dans la perspective de Dieu, les choses sont vastes. Nous, nous avons une vision extrêmement étriquée, nous sommes dans notre petit monde, mais la perspective de Dieu est immense et elle nous dépasse complètement.

Travailler cela reste toujours intéressant parce que ça nous dilate le cœur et ça nous fait sortir de notre nombrilisme : le centre des choses, ce n'est pas nous, c'est Dieu.

Le point de vue de Dieu vs notre point de vue chronologique

Je reviens à la remarque de Marie-Madeleine tout à l'heure — excellente remarque, d'ailleurs. Jésus lui dit : « Ne me touche pas, je ne suis pas encore monté vers le Père. » (On pourrait se dire : alors, il n'était pas encore monté ? Là aussi, comme toujours, ce n'est pas du point de vue de Dieu qu'il faut regarder, mais du nôtre. Jésus est en train de lui dire : « Tu vas encore me voir un peu, ainsi que mes disciples. »

Marie-Madeleine, qui a le magnifique titre d'apôtre des apôtres (apostola apostolorum), est envoyée leur dire : « Allez en Galilée, c'est là que vous verrez le Seigneur. » C'est dans ce sens-là qu'il faut le comprendre : elle le reverra encore. Mais ce n'est pas qu'il n'est pas remonté au ciel. Par la résurrection, le Christ est déjà dans la gloire. Il n'y a pas une étape où il ne serait pas tout à fait dans la gloire, où il serait un peu ici-bas, se montrant à ses disciples de temps en temps, et le reste du temps caché dans une cabane quelque part ! Ça ne marche pas comme ça. La résurrection fait entrer définitivement l'humanité du Christ dans la gloire.

C'est assez extraordinaire de se dire que l'humanité du Christ est dans la gloire pour l'éternité. Il y a un avant et un après par rapport à l'incarnation. C'est pour cela que l'incarnation est le centre de l'histoire. Ce n'est pas pour rien qu'on dit « avant Jésus-Christ » et « après Jésus-Christ ».

Si on enlevait cela, on ferait les révolutionnaires, mais ce ne serait pas simplement changer une coutume, ce serait un basculement radical par rapport à l'histoire du salut.

De fait, Dieu est entré dans l'histoire en devenant l'un de nous pour toujours.

Les récits d'apparition et les stigmates glorieux

Qu'est-ce qui se passe après la résurrection ? Finissons quand même nos trois jours. Après la résurrection, le Christ apparaît. Nous allons avoir ces récits d'apparitions dans la liturgie pendant tout l'Octave. Un octave liturgique, c'est simplement le déploiement d'une même journée pendant huit jours. On répète exactement le même office, on change juste les textes évangéliques pour parcourir tous les récits d'apparition. On dilate le temps dans la célébration pour percevoir à chaque fois un aspect différent.

Qu'est-ce qui ressort de ces apparitions de Jésus ressuscité ? C'est toujours la même chose : on ne le reconnaît pas, et en même temps, c'est bien lui. La preuve, ce sont ses stigmates.

Que nous disent les stigmates ? Qu'il s'agit bien de Jésus, celui qui a souffert. Sauf que ses plaies ne sont plus des lieux de souffrance, elles sont devenues des stigmates glorieuses. L'Épître aux Hébreux nous montre le Christ sans cesse intercédant en notre faveur, comme le geste du grand prêtre. C'est comme si le Fils présentait pour l'éternité ses stigmates au Père pour nous. En latin, on dit *interpellans pro nobis*, il interpelle, il intercède pour nous. C'est comme si le Fils rappelait au Père ce qu'il a fait — même si ce ne sont que des images, bien sûr.

Il nous a aimés par une décision de la Trinité tout entière. Ce n'est pas la décision du seul Père. Même si le Fils peut dire avec son humanité « que cette coupe passe loin de moi », il n'y va pas contre sa volonté. Il est Dieu, il a participé à cette décision de toute éternité, avant même que l'homme soit créé. Le rachat était déjà prévu. C'est vertigineux, mais c'est important d'ouvrir nos horizons. L'histoire du salut est immense alors que nous restons souvent dans quelque chose d'étroit. Saint Paul nous rappelle que nous avons été créés dans le Christ avant la fondation du monde pour que nous soyons saints et immaculés dans l'amour. La création est déjà faite à l'image du Christ qui va s'incarner. Chronologiquement, la deuxième personne ne s'est pas encore incarnée, mais dans le plan de Dieu, nous sommes déjà créés en lui.

C'est cela notre foi, c'est quelque chose de très large. Notre point de vue est toujours un peu étroit, et adorer ce mystère nous fait beaucoup de bien, cela nous élargit les oreilles !

Le Christ montre ses plaies au Père comme un témoin, non pas parce que le Père aurait oublié, mais pour nous manifester jusqu'à quel point Dieu nous a aimés, jusqu'à mourir pour nous. En faisant cela, nous sommes comme protégés par le sang de l'Agneau.

Benoît XVI a fait de très belles homélies sur le baptême, soit à la veillée pascale, soit lorsqu'il baptisait des enfants le jour de la fête du Baptême du Seigneur dans la chapelle Sixtine. Il y montre comment le baptême est, pour la plupart d'entre nous qui avons été baptisés petits, quelque chose dont nous n'avons pas de souvenir. Parfois, on ne réalise pas ce que c'est.

C'est vraiment la plongée dans la mort et la résurrection du Christ, l'immersion dans le Mystère Pascal. On pourrait même dire que c'est le Christ qui revit son Mystère Pascal en chacun d'entre nous. C'est quelque chose de très fort.

Nous sommes protégés par le sang de cet agneau pascal qu'est le Christ, qui nous protège du démon, du mal et du péché.

Le Christ apparaît d'une manière différente. Son corps entre dans les lieux en passant à travers les murs et les portes fermées, mais en même temps il mange. Comme quelqu'un le faisait remarquer très justement ce matin, on lui donne un morceau de poisson grillé et il le mange devant eux. Cela veut dire que c'est vraiment un corps. C'est ce qui fera dire à l'Église qu'elle croit en « la résurrection de la chair ». Cela nous dit quelque chose de ce que sera notre propre corps glorieux. Pour l'instant, il n'y a que deux personnes qui ont déjà cela au ciel : le Christ et la Vierge Marie. Et pour la Vierge Marie, c'est la même chose : à chaque fois qu'elle apparaît, elle se manifeste de manière différente.

Les disciples ne reconnaissent pas Jésus au premier coup d'œil. Les disciples d'Emmaüs le prennent pour un voyageur et ne le reconnaissent qu'à la fraction du pain. Marie-Madeleine le prend pour le jardinier et ne le reconnaît qu'à sa voix.

Jean, lui, le reconnaît à la pêche miraculeuse. C'est le geste, la manière familière qu'avait Jésus d'appeler Marie ou de rompre le pain, ou encore cette deuxième pêche miraculeuse qui rappelle la première à Jean. Ce n'est pas son aspect extérieur qui les guide, car il leur est comme un inconnu. Et pourtant, c'est bien lui : il a ses stigmates, on peut mettre son doigt dans ses mains et sa main dans son côté, et en même temps cela ne lui fait pas mal. Ce sont des plaies glorieuses qui rappellent le signe de l'amour de Dieu pour nous. C'est ce corps glorieux qui est au ciel — qui n'est pas un lieu, mais un état — et c'est ce corps glorieux que nous adorons dans l'Eucharistie.

La différence avec la Cène et la pédagogie du Samedi Saint

Ici, il y a évidemment une différence par rapport à la Cène. Lors du dernier repas, les disciples ne pouvaient pas réaliser pleinement ce qui se passait, puisque le Christ n'était pas encore entré dans sa passion. Ils ne

pouvaient pas deviner que ce qu'il leur donnait à manger, c'était déjà son corps ressuscité. Pour nous, c'est plus simple : nous avons déjà célébré sa mort et sa résurrection. Nous savons que le corps du Christ dans l'Eucharistie est son corps ressuscité. Il est vraiment important de nous rappeler que, de même que le baptême est une participation à la mort et à la résurrection du Christ symbolisée par la descente et la remontée de l'eau, de même la célébration de la messe est la célébration du mystère pascal dans sa totalité, et pas simplement de la mort.

Le Christ ne nous a pas sauvés uniquement par sa mort, mais par sa mort et sa résurrection. Parfois, on a tendance à couper : le Vendredi Saint n'a de sens que par le dimanche de Pâques. On le voit bien dans la liturgie du Vendredi Saint : quand on termine la célébration de la Passion, tout s'arrête de manière abrupte, presque « mal fichue », pour bien montrer que ce n'est pas fini.

Et le Samedi Saint, on retire l'Eucharistie du tabernacle. Pourquoi ? Parce que le Christ est symboliquement au tombeau. On l'enlève pour ne pas adorer le Christ ressuscité le jour où, historiquement, il est au tombeau. Tout cela est extrêmement pédagogique, il y a un sens à tout ce que l'on célèbre. C'est une manière de nous rappeler les choses. C'est d'ailleurs curieux : le Samedi Saint, on passe devant le tabernacle sans faire de génuflexion ni d'inclination, parce que le Christ n'y est plus. C'est son corps ressuscité qui est habituellement présent dans le tabernacle. Pendant le Triduum, où l'on essaie de suivre la chronologie heure par heure, on accompagne le Christ au tombeau ; on peut aller prier au reposoir, mais on n'adore pas le Christ ressuscité puisque nous ne célébrons pas encore la résurrection. Tout cela nous aide à mieux entrer dans la perspective de notre foi.

Je crois qu'il était important de poser ces bases. Cela peut sembler un peu loin ou un peu fumeux, mais cela nous rappelle qu'il faut tenir tout le mystère ensemble, avec une grande cohérence. C'est merveilleux de voir comment la liturgie nous apprend à prendre le temps.

Au monastère, nous avons beaucoup de chance parce que nous avons le temps de célébrer ; pendant le Triduum, on ne fait que ça toute la journée pendant trois jours. On a le temps de se poser, pour ensuite ne pas oublier de tout rassembler.

La présence réelle selon le Catéchisme et Saint Thomas

Ceci étant dit, entrons un peu plus dans la question de la présence. Je vais m'appuyer sur Saint Thomas d'Aquin pour parler de la présence réelle et de la transsubstantiation, en essayant de dire les choses très simplement. D'abord, je vous renvoie au Catéchisme de l'Église catholique, à partir du

numéro 1373. N'hésitez pas à y retourner, ou à regarder l'abrégé qui est encore plus synthétique sous forme de questions-réponses. C'est dit de manière très simple et c'est la foi de l'Église ; vous pouvez vous y accrocher avec beaucoup de force.

Le sous-chapitre du Catéchisme s'appelle : « La présence du Christ par la puissance de sa parole et de l'Esprit Saint ». Le Christ Jésus qui est mort et ressuscité existe toujours. J'insiste : n'oubliez jamais que ce n'est pas simplement le Christ mort qui nous sauve. Ce ne sont pas les souffrances du Christ qui sont rédemptrices en elles-mêmes, c'est son amour. C'est un amour qui est allé jusqu'à cette souffrance, mais ce n'est pas la souffrance comme telle qui sauve, c'est l'amour.

Comment le Christ a-t-il fait ? Je ne prétends pas tout expliquer, mais parce qu'il est Dieu, le Christ transforme de l'intérieur un acte de violence inouïe. L'innocent par excellence est condamné à souffrir comme le pire des coupables : c'est un acte d'injustice extrême.

Jésus, au lieu de simplement subir cela, y consent et transforme de l'intérieur cet acte de violence en un acte d'amour. C'est cette transformation intérieure qui nous sauve. C'est le changement intérieur que Dieu opère sur ce qu'il semble subir, pour justement ne pas le subir. Chez Saint Jean, c'est extraordinaire : c'est Jésus qui dirige toute la passion. C'est lui le maître. Jean utilise ce qu'on appelle l'ironie johannique, où tout a un double sens.

À chaque fois qu'on pense que Jésus subit, en fait, c'est lui qui dirige. Pensons à Pilate qui fait asseoir Jésus sur son propre siège de tribunal, ou qui dit : « Voici l'homme. » Pour Pilate, cela veut dire : « Voici l'accusé dont vous me parlez », mais pour Jean, cela veut dire : « Voici l'Homme avec un grand H. » Tout peut être lu à double sens.

À chaque fois qu'on veut ridiculiser Jésus, on prophétise sa gloire. Le grand prêtre Caïphe dit, dans l'évangile que nous lirons samedi juste avant les Rameaux : « Vous n'y comprenez rien ; ne voyez-vous pas qu'il vaut mieux qu'un seul homme meure pour tout le peuple ? »

Saint Jean note qu'il ne dit pas cela de lui-même : comme il était grand prêtre cette année-là, il a prophétisé. En voulant éliminer Jésus, il dit une vérité profonde : c'est notre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, parce qu'en mourant, il nous sauve tous. Et Jean ajoute : ce n'est pas simplement pour le peuple juif, mais pour rassembler les enfants de Dieu dispersés. Chez Jean, Jésus monte sur la croix comme on monte sur un trône ; c'est une entrée royale et triomphale en même temps que sa passion.

Jésus ne subit rien, il a choisi de mourir : « Ma vie, personne ne la prend, c'est moi qui la donne. »

Ce qui nous sauve, c'est cette transformation de l'intérieur. C'est très bien exprimé de manière imagée par C.S. Lewis dans Les Chroniques de Narnia. C'est un conte pour enfants, mais c'est une façon d'exprimer la foi. Dans le premier volume qui a été adapté au cinéma, vous avez le Mystère Pascal mis en scène à travers le personnage d'Aslan, le lion — qui représente le Lion de Juda, le Christ. Il est sacrifié par la Sorcière Blanche, qui représente le démon. Elle le tue, et en fait, il ressuscite. Pourquoi ? Aslan explique que la Sorcière ne connaissait pas la magie plus ancienne : si une victime innocente est tuée à la place d'un coupable, la table de pierre se brise et la mort fait marche arrière. C'est une manière de dire que lorsque le Christ dit : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font », il transforme l'injustice de l'intérieur. Il offre sa vie pour ceux-là mêmes qui le font mourir.

C'est cet acte d'amour qui nous sauve et qui fait de sa mort et de sa résurrection une œuvre de salut.

Le Christ, qui est à la droite de Dieu et intercède pour nous (comme le dit Romains 8), est présent de multiples manières à son Église :

Dans sa Parole,

Dans la prière de son Église (« Là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux »),

Dans les pauvres, les malades, les prisonniers (Matthieu 25 : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait »),

Dans les sacrements dont il est l'auteur,

Dans le sacrifice de la messe et dans la personne du ministre.

C'est pour cela que le prêtre célèbre toujours à la première personne : « Ceci est mon corps », et non pas « ceci est le corps du Christ ». Il dit : « Je vous pardonne vos péchés », et non pas « le Christ vous pardonne ». Il dit : « Je te baptise. » Au moment où il célèbre les sacrements, en vertu de son ordination qui le configure au Christ Tête, il agit in persona Christi. À ce moment-là, indépendamment de sa dignité ou de son indignité personnelle, le ministre s'efface pour laisser agir le Christ.

La spécificité de la présence eucharistique

Mais, dit le Catéchisme en reprenant un texte du concile Vatican II (la Constitution sur la liturgie), le Christ est présent au plus haut point sous les espèces eucharistiques. Ce mode de présence est unique. Il élève l'Eucharistie au-dessus de tous les sacrements et en fait la perfection de la vie spirituelle, la fin à laquelle tendent tous les autres sacrements. C'est très fort.

Dans le très Saint-Sacrement de l'Eucharistie sont contenus « vraiment, réellement et substantiellement » — et ces mots sont soulignés dans le Catéchisme — le corps et le sang, conjointement avec l'âme et la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ, et par conséquent le Christ tout entier.

Cette présence, on la nomme « réelle » non pas à titre exclusif (comme si les autres présences ne l'étaient pas), mais par excellence, parce qu'elle est substantielle et que par elle, le Christ, à la fois Dieu et homme, se rend présent tout entier. C'est par la conversion du pain et du vin au corps et au sang du Christ que le Christ devient présent.

On ne peut pas parler de la présence réelle sans parler de cette conversion, de la transsubstantiation.

Les Pères de l'Église ont fermement affirmé la foi de l'Église en l'efficacité de la parole du Christ et de l'action de l'Esprit Saint pour opérer cette conversion.

Saint Jean Chrysostome déclare : « Ce n'est pas l'homme qui fait que les choses offertes deviennent corps et sang du Christ, mais le Christ lui-même qui a été crucifié pour nous. Le prêtre, figure du Christ, prononce ces paroles, mais leur efficacité et la grâce sont de Dieu. 'Ceci est mon corps', dit-il. Cette parole transforme les choses offertes. »

Et Saint Ambroise dit au sujet de cette transformation : « Soyons bien persuadés que ceci n'est pas ce que la nature a formé, mais ce que la bénédiction a consacré. La force de la bénédiction l'emporte sur celle de la nature, parce que par la bénédiction, la nature elle-même se trouve changée. »

La parole du Christ, qui a pu faire à partir de rien ce qui n'existait pas — la création ex nihilo, à partir de rien, qui est la foi de l'Église affirmée notamment dans le livre des Maccabées avec la mère des sept fils — ne pourrait-elle pas changer les choses existantes en ce qu'elles n'étaient pas encore ? Si Dieu peut créer à partir de rien, ne peut-il pas, à partir du pain et du vin, faire le corps et le sang de son Fils ? Car ce n'est pas un moindre prodige de donner aux choses leur nature première que de la leur changer.

Le Concile de Trente résume la foi catholique en déclarant : « Parce que le Christ notre rédempteur a dit que ce qu'il offrait sous l'espèce du pain était vraiment son corps, on a toujours eu dans l'Église cette conviction : par la consécration du pain et du vin s'opère le changement de toute la substance du pain en la substance du corps du Christ notre Seigneur, et de toute la substance du vin en la substance de son sang. Ce changement, l'Église catholique l'a justement et exactement appelé transsubstantiation. »

La présence eucharistique du Christ commence au moment de la consécration et dure aussi longtemps que les espèces eucharistiques subsistent. Le Christ est tout entier présent dans chacune des espèces et

tout entier dans chacune de leurs parties, de sorte que la fraction du pain ne divise pas le Christ. On va s'arrêter là pour l'instant.

Les gestes, les paroles et l'intention de l'Église

Pour qu'il y ait consécration, il faut la parole efficace. Il n'y a pas de consécration sans les paroles du Christ, ce n'est pas qu'une question de gestes. La liturgie indique bien qu'il y a deux épicleses (les prières d'invocation de l'Esprit Saint) dans la messe : l'épiclese de consécration et l'épiclese de communion. L'épiclese de consécration demande à Dieu de sanctifier ces offrandes par la puissance de son Esprit pour qu'elles deviennent le corps et le sang du Christ. L'épiclese de communion demande que le même Esprit Saint fasse de nous un seul corps. C'est le même Esprit qui consacre le pain et le vin et qui fait l'unité de tous ceux qui vont prendre part à cette même nourriture.

Pour la première épiclese, le geste d'imposition des mains est obligatoire. En revanche, pour les paroles mêmes de la consécration, le geste d'extension de la main est facultatif. Vous voyez bien que lorsque le prêtre célèbre, il impose les mains sur le pain et le vin au moment de l'épiclese, mais il ne fait que parler au moment de prononcer les paroles de la consécration. Ce geste de la main est habituellement fait, mais les rubriques disent qu'il est facultatif. On a donc la consécration par le geste de l'épiclese et par la parole efficace.

Comme nous sommes latins, nous aimons bien les choses carrées ! Les scolastiques ont passé le Moyen Âge à se demander à quel moment précis des paroles de la consécration s'opérait la transsubstantiation. Est-ce que c'est au mot « ceci » ? Au mot « est » ? Au mot « corps » ? Les orientaux s'arrachent les cheveux avec cela ! Pour eux, c'est toute la prière consécatoire qui est efficace.

Se demander le moment exact est une question très occidentale. Pour nous, ce sont les paroles consécatoires prononcées par le prêtre avec l'intention de faire ce que veut faire l'Église.

C'est une parenthèse, mais cela me rappelle un film en noir et blanc extraordinaire, assez ancien, qui s'appelle Le Défroqué. Notre professeur de théologie nous en avait parlé. C'est l'histoire d'un prêtre defroqué qui, par dérision et pour provoquer un jeune prêtre qu'il a invité au restaurant, se met à prononcer à toute vitesse mais très distinctement les paroles de la consécration sur un seau de champagne. Le jeune prêtre, bouleversé, se sent obligé de s'agenouiller devant le seau de champagne et d'en boire l'intégralité tout seul — vous imaginez dans quel état il se retrouve après ! À l'époque, tout le séminaire du professeur était allé voir ce film, et la grande question des professeurs était : est-ce que le champagne était

vraiment consacré ou pas ? À votre avis ? On pourrait se dire : il est prêtre pour l'éternité, il a prononcé les paroles, donc ça marche. Eh bien non ! Pour que le sacrement soit valide, il ne suffit pas de prononcer les mots. Il faut avoir l'intention de faire ce que l'Église veut faire. Ici, c'était une provocation, de la dérision. L'intention était mauvaise, mais surtout, il n'avait pas l'intention de faire ce que fait l'Église. Il faut être en lien avec l'Église et vouloir accomplir son geste.

Mon prédécesseur, qui était notre professeur de théologie, m'avait dit : « Quand vous serez ordonné prêtre, vous déciderez une fois pour toutes, dans votre intention, que ne sera consacré que ce qui est posé sur le corporal. » C'est un choix que vous confiez au Seigneur pour toute votre vie. Comme cela, si vous avez une miche de pain ou une bouteille de vin posée sur la table à côté, elles ne sont pas consacrées. À chaque fois que vous célébrez, tout ce qui est sur le corporal est consacré, mais pas le reste. Si jamais un jour un ciboire a malencontreusement été laissé en dehors du corporal, il n'est pas consacré. C'est important pour que ce soit clair, sinon on tombe dans une vision magique. Si on pensait que la formule fonctionne toute seule, mécaniquement, ce serait de la magie. Non, c'est l'intention qui compte.

Puisque vous demandez ce qu'est le corporal : c'est cette pièce de tissu carrée que l'on déplie en neuf carrés (trois par trois). Dans l'ancien rite, on posait l'hostie directement sur le corporal (d'où son nom, car il recevait le corps du Christ). À la fin de la messe, on récupérait religieusement les miettes avec la patène. Aujourd'hui, on peut avoir plusieurs coupes avec des hosties posées sur l'autel, mais elles sont toujours placées sur le corporal. Au monastère, notre corporal fait exactement la longueur de l'autel, car les jours de grande fête, il y a beaucoup de ciboires. Tout cela montre simplement l'importance de l'intention : l'Eucharistie n'est pas un rite magique.

Pour revenir au film, le prêtre défroqué garde son « pouvoir d'ordre » car le sacrement de l'ordre imprime un caractère ineffaçable. On distingue le pouvoir d'ordre et le pouvoir de juridiction. S'il est défroqué, l'Église lui a retiré le droit de célébrer, il est en situation illicite. S'il célébrait une vraie messe avec l'intention de l'Église, sa messe serait illicite (en désobéissance) mais valide : ce serait bien le corps du Christ. Mais dans la scène du film, c'était une blague, une provocation, il n'y croyait plus et ne voulait pas faire ce que fait l'Église. C'est pour cela que ce n'était pas valide.

Le sacrement de l'ordre, comme le baptême et la confirmation, imprime dans l'âme ce que l'on appelle en latin un sphragis, un sceau ineffaçable. Ce sont les trois sacrements que l'on ne peut recevoir qu'une seule fois. On peut demander à être radié des registres de baptême, administrativement

on fait ce qu'on veut, mais spirituellement cela ne change rien. Un prêtre renvoyé de l'état clérical n'a plus le droit de célébrer ni d'en porter l'habit, mais il reste prêtre pour l'éternité dans son être profond. C'est un changement ontologique, on ne peut pas faire marche arrière.

Perspectives œcuméniques : Orthodoxes et Protestants

Si l'on fait un peu de liturgie comparée avec nos frères orthodoxes et protestants : pour les orthodoxes, la foi est exactement la même que la nôtre. Le seul problème de l'orthodoxie, c'est qu'ils sont dans une situation de schisme, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas en pleine communion avec Rome. Mais nous reconnaissons pleinement leur Eucharistie et ils reconnaissent la nôtre. Simplement, nous ne pouvons pas concélébrer habituellement. Dans certaines circonstances exceptionnelles, si vous êtes dans un pays à prédominance orthodoxe et que vous ne trouvez pas de messe catholique, vous pouvez recevoir la communion chez eux. Ce ne sont pas des différences sur le fond du mystère eucharistique.

Pour les protestants, c'est différent car il y a une grande diversité de convictions. Certains croient à la présence réelle, d'autres non. Le problème majeur de notre côté, c'est que comme ils n'ont pas conservé le sacrement de l'ordre ni la succession apostolique, pour l'Église catholique, ils n'ont pas l'Eucharistie au sens sacrificiel et sacramentel. Le problème est à sens unique : un protestant qui croit à la présence réelle peut être persuadé que le Christ est présent dans sa célébration et dans la nôtre, mais nous, nous ne pouvons pas reconnaître la présence réelle dans leur sainte cène parce qu'il n'y a pas de prêtre ordonné dans la succession apostolique. Ils ne reconnaissent pas le sacrement de l'ordre.

Chez les anglicans, c'est encore une autre situation : on est dans un schisme, mais ils ont longtemps revendiqué la succession apostolique. Historiquement, lorsqu'un prêtre anglican passait à l'Église catholique, la question de sa réordination se posait de manière très précise. Aujourd'hui, les choses ont changé, notamment avec l'ordination des femmes chez eux, car pour l'Église catholique, le sacrement de l'ordre ne peut être donné qu'à un homme. Cela pose d'énormes questions théologiques et c'est ce qui fait que de nombreux anglicans quittent leur Église pour revenir à l'Église catholique. Mais je ne suis pas un grand expert de ces questions œcuméniques complexes.

Les ministres de la communion : Ordinaires et Extraordinaires

On me pose souvent la question : puisque seul le prêtre peut opérer la transsubstantiation, ne devrait-il pas aller jusqu'au bout et distribuer lui-

même la communion ? Dans l'Évangile, il est dit : « Il rompit le pain et le donna à ses disciples. »

C'est une question pastorale et pratique, non pas une question de logique théologique. Quand le prêtre peut le faire seul, c'est toujours mieux. On favorisera toujours cette possibilité. Dans les paroisses où il y a plusieurs prêtres, l'idéal est qu'ils s'entraident pour donner la communion. C'est la situation classique. Le prêtre et le diacre sont les ministres ordinaires de la communion. Le diacre n'est pas ordonné pour consacrer, mais la distribution de l'Eucharistie fait partie intégrante de ses fonctions, tout comme le baptême ou la célébration des mariages.

Ensuite, il y a les ministres extraordinaires de l'Eucharistie. Ce sont d'abord les acolytes, qui ont reçu ce ministère (ce qu'on appelait autrefois les ordres mineurs). Au monastère, les frères qui servent la messe sont institués lecteurs puis acolytes. L'acolyte est un ministre extraordinaire, ce qui veut dire — comme le rappelait Benoît XVI — « en dehors de l'ordinaire ». On y fait appel en cas de nécessité pastorale.

C'est ce qui se passe dans les paroisses : si le prêtre est seul face à une grande foule et que la distribution de la communion devait prendre un temps démesuré, il est légitime de faire appel à des ministres extraordinaires. L'idéal est que l'évêque institue officiellement des acolytes dans la paroisse — des hommes, et maintenant des femmes aussi, puisque le Pape François a ouvert ces ministères institués aux femmes. Ce n'est pas le premier venu qui doit le faire sur un coup de tête. Je suis toujours d'avis que l'on doit faire les choses avec le plus de sens possible : d'abord le ministre ordinaire, éventuellement un ministre extraordinaire institué. Cette institution n'est pas une simple désignation informelle dans la sacristie, c'est une célébration spécifique avec une belle prière de bénédiction. Au monastère, nous faisons cela pour les frères après leur profession temporaire. C'est une grâce particulière donnée par l'Église ; ce n'est pas que la personne va mieux lire ou mieux distribuer techniquement, mais la grâce de Dieu est à l'œuvre à travers ce ministère, avec une préparation intérieure fortifiée.

L'Évangile selon Jean et la figure de Judas

On me demande parfois ce que je pense du livre d'Éric-Emmanuel Schmitt, *L'Évangile selon Judas*, qui défend l'hypothèse que Judas aurait agi en accord avec Jésus pour que l'Écriture puisse s'accomplir. Pour être honnête, cela ne m'inspire pas beaucoup. Je ne connais pas ce livre précis, même si j'ai lu d'autres œuvres de cet auteur.

Dans ce domaine, je crois qu'il faut toujours se tenir fermement à la Révélation. Je suis très sceptique sur les théories qui sortent du cadre des Écritures. L'Écriture peut être explicitée par les exégètes, mais tout ce que je vous ai dit ce matin sur Saint Jean vient directement du texte biblique mis à jour. Jésus dit en effet que l'Écriture doit s'accomplir, il va jusqu'à dire « J'ai soif » sur la croix pour que tout soit accompli dans les moindres détails. Mais aucun texte ne dit que Judas a fait cela en complicité avec Jésus pour l'aider. Au contraire, Jésus dit : « L'un de vous va me livrer, l'un de vous est un démon. » Même s'il lui dit « Ce que tu as à faire, fais-le vite », l'épisode du désespoir et du suicide de Judas va dans un sens tout à fait différent.

En revanche, Benoît XVI dit quelque chose de très intéressant dans son livre Jésus de Nazareth, qui me convainc beaucoup plus. Il émet l'hypothèse que Judas avait une très haute idée de la mission de Jésus, mais une idée purement politique et triomphante. C'est par respect pour sa propre figure idéale du Messie qu'il en vient à trahir Jésus. Ce n'est pas uniquement par vénalité pour trente pièces d'argent — la preuve, c'est qu'il va vouloir les rendre. Comme Pierre, mais à un degré bien pire, Judas ne peut pas supporter la perspective d'un Messie souffrant. Dieu est Dieu, mais il ne correspond pas à ce que nous imaginons. C'est une révolution permanente : nous nous fabriquons souvent un Dieu à notre image, mais il est toujours différent de nos projections. Les évangiles, surtout celui de Marc qui est très cru et sans fioritures, nous montrent l'incompréhension totale des disciples. La dernière parole de Pierre dans l'évangile de Marc, c'est : « Je ne connais pas cet homme. » Et la fin originale de Marc se termine sur les femmes au tombeau qui « ne dirent rien à personne, car elles avaient peur. » Pour Marc, personne ne comprend spontanément la résurrection. Quand Pierre dit à Jésus « Tu es le Christ », Jésus lui répond juste après : « Passe derrière moi, Satan ! » parce que Pierre refuse d'entendre que le Fils de l'homme doit souffrir. C'est un signe d'authenticité incroyable pour les Évangiles : si les textes avaient été écrits dans un but purement publicitaire ou apologétique, on n'aurait jamais décrit les piliers de l'Église de manière aussi pitoyable ! Chez Saint Jean, cette incompréhension apparaît de manière éclatante lors du lavement des pieds. Pierre refuse que Jésus lui lave les pieds : c'est intolérable pour lui qu'un maître s'abaisse ainsi. Jean ne raconte pas l'institution de l'Eucharistie dans son récit de la Cène, il raconte le lavement des pieds. Le jour du Jeudi Saint, la liturgie nous fait lire le lavement des pieds, parce que chez Jean, ce geste a exactement la même signification que l'institution de l'Eucharistie : c'est l'anticipation sacramentelle de la mort et de la résurrection de Jésus.

Le texte dit que Jésus « enlève son vêtement » puis « reprend son vêtement ». En grec, ce verbe déposer le vêtement est le même que celui utilisé au chapitre 10 à propos du Bon Pasteur : « Le bon pasteur dépose sa vie pour ses brebis. Ma vie, personne ne la prend, c'est moi qui la dépose. » Quand Jésus dépose son vêtement pour laver les pieds de ses disciples, il est en train de donner sa vie. Benoît XVI explique que Jésus voile sa divinité en apparaissant comme le dernier des serviteurs, mais qu'en même temps, il révèle sa gloire profonde, car la gloire de Dieu, c'est d'être serviteur. C'est l'être même de Dieu.

On trouve cela aussi chez Luc, au chapitre 22 : juste après l'institution de l'Eucharistie et l'annonce de la trahison de Judas, les disciples se querellent pour savoir qui est le plus grand ! C'était vraiment le moment ! Jésus leur dit : « Les rois des nations commandent en maîtres... Parmi vous, rien de tel. Le plus grand doit prendre la place du plus jeune, et celui qui commande, la place de celui qui sert. Quel est le plus grand ? Celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Eh bien, moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert. » En grec, c'est le mot diacre qui est utilisé. Et ce « Je suis » fait écho au nom divin de l'Exode. Dieu se définit comme celui qui sert.

Au chapitre 12 de Luc, dans la parabole des serviteurs qui attendent le maître au retour des noces, il est dit que lorsque le maître arrive, c'est lui qui fait asseoir les serviteurs à table, prend la tenue de service et passe pour les servir. C'est une parabole du Royaume ! Cela veut dire que dans l'éternité, Dieu passera son temps à nous servir, parce que le service est son être même : le service, c'est l'amour.

Pour en revenir à Judas, il ne pouvait pas concevoir un Dieu pareil. Un Messie serviteur et souffrant lui était intolérable. Les disciples eux-mêmes ne comprendront qu'après la Pentecôte. Le jour de l'Ascension, ils demandent encore : « Est-ce maintenant que tu vas rétablir la royauté en Israël ? » Ils n'avaient encore rien compris ! Il faut la grâce de l'Esprit Saint pour leur ouvrir l'intelligence. Judas a usé de sa liberté, il a refusé ce Messie-là et il a dénoncé Jésus parce que cette figure lui était devenue insupportable. Benoît XVI émet l'hypothèse que c'est peut-être le lavement des pieds qui a été le déclencheur pour Judas : cette fois, c'en était trop, il ne pouvait pas accepter un Dieu qui s'abaisse à ce point. C'est le même achoppement que pour le démon, qui n'a pas pu accepter l'incarnation de Dieu.

La distinction philosophique : Substance et Accidents

On me demande des conseils de lecture sur l'Eucharistie et la présence réelle liée à l'adoration. Avant de conclure, je vous donne deux valeurs

sûres que j'ai prises à la bibliothèque. Il y a d'abord le livre de Benoît XVI : Dieu nous est proche : Le mystère de l'Eucharistie au cœur de l'Église. C'est magnifique. On m'a parlé aussi du livre de Jean-Marie Elie Duhamel, mais comme je ne l'ai pas lu moi-même, je préfère ne pas vous le conseiller directement ; ses positions sont parfois un peu discutées, même si cela fait réfléchir. En revanche, le petit bouquin de Mgr Jean-Claude Journée sur l'Eucharistie est très bien, simple et très accessible.

Pour résumer la pensée de Saint Thomas d'Aquin dans la Somme de théologie (les questions 75 et 76 de la Tertia Pars), il se pose deux questions : la transsubstantiation et le mode de présence.

Le Christ est-il vraiment présent dans l'Eucharistie ? Saint Thomas répond oui, sans hésitation, en s'appuyant sur les paroles mêmes de Jésus : « Ceci est mon corps. » Jésus ne dit pas « ceci représente mon corps » ou « ceci est comme mon corps ». Il affirme une identité : « Ceci est mon corps. » C'est pour cela que ce n'est pas qu'un symbole, c'est une présence réelle.

Mais une difficulté surgit : si le Christ est réellement présent, que deviennent le pain et le vin que nous voyons ? Saint Thomas apporte une réponse décisive : après la consécration, le pain n'est plus du pain, le vin n'est plus du vin. Leur réalité profonde a changé. Ce qui est présent sur l'autel, c'est le corps et le sang du Christ. Et pourtant, tout semble rester semblable : nous voyons, nous touchons et nous goûtons toujours du pain et du vin. On reconnaît même que le vin des jours de fête est parfois un peu meilleur ! Rien ne paraît avoir changé extérieurement.

Pour comprendre cela, Saint Thomas utilise une distinction philosophique très éclairante entre la substance et les accidents.

La substance, c'est ce qu'une chose est profondément, en elle-même.

Les accidents, ce sont les apparences, ce que nos sens perçoivent : la forme, le goût, la couleur, la quantité.

Dans la vie ordinaire, ces deux aspects vont ensemble : une chose est ce qu'elle est et elle apparaît comme telle. Dans l'Eucharistie, il se produit un fait unique dans tout l'univers : la substance du pain et du vin est entièrement changée en la substance du corps et du sang du Christ, mais les accidents (les apparences) demeurent. C'est précisément cela, la transsubstantiation : un changement de substance. Ce que nous voyons reste identique, mais ce que la chose est en profondeur est totalement transformé.

Les accidents gardent toutes leurs propriétés physiques. C'est pour cela que dans l'histoire du film, le prêtre aurait été ivre s'il avait bu tout le seau de champagne consacré. Quand le prêtre doit terminer le calice à la fin de la messe, je peux vous assurer qu'on se sent parfois un peu pompette ! De même, une personne gravement allergique au gluten restera malade si elle

communie à une hostie normale, même si c'est substantiellement le corps du Christ. Le gluten est un accident physique, et il ne change pas. Ce changement n'est pas ordinaire. Ce n'est pas comme un aliment qui se transforme par la cuisson, ou un objet que l'on déplace. C'est une conversion totale et instantanée opérée par la seule puissance de Dieu. Il ne reste plus rien de la substance du pain ni du vin. Les apparences demeurent pour une raison pastorale très belle que note Saint Thomas : pour que nous puissions recevoir ce sacrement sans être bouleversés ou dégoûtés par une transformation qui serait visible.

L'assimilation inversée et l'adoration

Le Christ est présent tout entier sous chaque espèce et sous chaque parcelle d'hostie. Lorsque nous communions, nous ne recevons pas une « partie » du Christ. Que vous receviez une grande hostie ou un tout petit morceau parce que le prêtre n'en a plus assez et doit la couper, vous ne recevez pas moins de Christ que votre voisin !

Comment accueillir un tel mystère ? Saint Thomas l'exprime magnifiquement dans son cantique célèbre, l'Adoro te devote : « La vue, le toucher, le goût se trompent en toi, mais l'ouïe seule suffit pour croire. » Nos sens ordinaires ne peuvent pas atteindre ce mystère. Ils voient du pain, ils goûtent du vin. C'est la foi qui s'appuie sur la parole du Christ : il suffit d'entendre sa parole pour croire.

Ce mystère a des conséquences immenses pour notre vie spirituelle. Le Christ étant réellement présent, nous ne sommes jamais seuls. Dieu vient réellement à nous et il a choisi le mode le plus intime qui soit pour s'unir à nous : la nourriture. Lorsque vous mangez une nourriture ordinaire, la chose qui était extérieure à vous est assimilée, elle disparaît et devient vous. Saint Augustin fait remarquer que pour l'Eucharistie, c'est exactement l'inverse : ce n'est pas Dieu qui est transformé en nous, c'est nous qui sommes transformés en Dieu. Ce n'est pas nous qui assimilons Dieu, c'est Dieu qui nous assimile. Nous devenons ce que nous recevons. Dans une nourriture normale, on transforme l'aliment en notre propre corps ; dans l'Eucharistie, c'est Dieu qui nous transforme en lui. Communier, c'est entrer dans un mouvement de transformation de notre cœur, de notre vie et de notre manière d'aimer.

En résumé, toute la substance du pain et du vin est changée au profit du corps et du sang du Christ, tandis que les apparences demeurent. Au fond, cette formule théologique ne dit qu'une chose inouïe : Dieu se donne totalement et réellement à nous. Face à un tel don, notre unique attitude possible, c'est l'adoration, la foi et l'amour.

Voilà, c'est un résumé très rapide, mais cela vous donne l'essentiel. Demain, nous verrons plus en détail le mode de présence du Christ : comment il est présent avec son corps, son âme, sa divinité et son humanité. Merci beaucoup.